

Donneur, André. *L'internationale socialiste*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je? », no 2101, 1983, 128 p.

Rychard A. Brûlé

Volume 15, numéro 2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701663ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701663ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brûlé, R. A. (1984). Compte rendu de [Donneur, André. *L'internationale socialiste*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je? », no 2101, 1983, 128 p.] *Études internationales*, 15(2), 416–417.  
<https://doi.org/10.7202/701663ar>

viables, si l'on sait éviter plusieurs contraintes: tenir compte de la formation inconsciente imprimée aux peuples par leur histoire, réaliser que l'application d'un même principe peut être considérablement affectée par les particularités locales et *a contrario*, imaginer que le principe puisse en même temps servir à la croissance d'autres zones situées dans des pays étrangers apparaît inconséquents.

L'ouvrage se divise en cinq parties dont trois portent sur les expériences menées par l'auteur en Algérie, Haute-Volta et dans les départements français de l'Ardèche et de la Loire. Dans l'introduction l'auteur développe à la suite de J.K. Galbraith le concept d'accommodation, concept selon lequel, pour différentes raisons, la fonction de prise de risque n'est presque plus assumée. Pour y remédier l'émigration individuelle ou collective hors des pays préconisée par J.K. Galbraith n'est pas la solution adéquate. Celle-ci ne s'inscrit pas non plus dans la formation initiale classique, ni dans la formation continuée bien que ce soient des solutions nécessaires mais non suffisantes. Le changement concerne les individus au travers des groupes de plus l'action information-formation est double: elle concerne au moins autant les bénéficiaires directs qui apprennent à gérer collectivement un ensemble productif, à inventer de nouvelles perspectives de croissance que les tenants du pouvoir. Ces derniers doivent être convaincus que la rupture de la pauvreté ne peut se réaliser qu'avec le concours de minorités les plus actives, les résultats obtenus par celles-ci devant avoir un effet d'entraînement sur l'ensemble. Mais les résultats ne sont pas toujours satisfaisants, et l'auteur évoque aussi bien les expériences originales que les échecs. Un livre enrichissant sans nul doute le livre de chevet du militant.

Jean-Pierre THOUÉZ

Département de géographie  
Université de Montréal

DONNEUR, André. *L'internationale socialiste*. Paris, Presses Universitaires de France. Coll. « Que sais-je ? », no. 2101, 1983, 128 p.

Comme le dit si bien André Donneur *L'Internationale socialiste* peu connue, surtout au Canada, avant l'élection de Willy Brandt comme président (1976) n'est, par sa nature même, qu'un lieu de rencontre et de coordination très souple. Elle ne peut qu'exercer une influence morale sur ses membres et constituer avant tout un lieu de contact fort précieux entre dirigeants des différents partis socialistes – et en cela elle ressemble aux rencontres au Sommet et aux réunions de Bilderberg. Le lien ainsi créé permet parfois de dégager une ligne commune sur les principaux problèmes de l'heure.

Par cette formule, Donneur se réfère d'une façon très habile à cette collection disparate de différentes formations plus ou moins socialistes, plus ou moins réactionnaires, plus ou moins révolutionnaires que sont les quelques cinquante partis qui, venus d'autant de pays se rassemblent tous les deux ans en congrès. Cinquante partis qui s'accordent une mission salvatrice internationale mais qui n'en demeurent pas moins fondamentalement et essentiellement nationalistes. Cela fut démontré d'ailleurs par diverses scissions survenues, par exemple, durant la Première Guerre mondiale ou à d'autres moments (ainsi, en 1919, le communisme était rejeté). Il existe, également, des divergences majeures entre les divers partis socialistes au sujet de la crise au Moyen-Orient et du Front Polisario.

*L'Internationale socialiste* relève, de fait, d'un utopisme qui fut modifié par sa propre expérience ainsi que par ses constats de l'évolution du capitalisme et des erreurs commises par le communisme. Plus une philosophie qu'une politique, le socialisme international garde toujours ses couleurs libératrices (rose et rouge). Il rejette le terrorisme avec force mais appuie tous les mouvements de libération nationale. Il se réclame de la démocratie et se présente comme étant à-côté et au-delà du communisme. Pourtant, plusieurs des partis membres partagent leur lit avec les euro-communistes. Cette « souplesse » du socialis-

me international explique sans doute à la fois sa survie et ses difficultés comme idéologie. C'est une source à laquelle tous peuvent s'abreuver pour rehausser leur plat et leur nombre de vote. Ainsi, les communistes peuvent se présenter comme les orthodoxes du socialisme intégral alors que les libéraux seront les réalistes du socialisme philosophique. « En tout cas, comme le rapporte Raymond Aron, aussi longtemps que le socialisme oublie qu'il procède du primat de la société sur l'État, les partis socialistes resteront entravés par un complexe d'infériorité dans leur lutte contre le communisme ».

L'histoire du socialisme international démontre, par ailleurs, toute cette souplesse. Ayant survécu aux idées anarchistes de Bakounine et aux extrémismes révolutionnaires de Rosa Luxembourg ou de Lénine, le destin a mené l'Internationale à se faire valet, comme l'ONU, au service du Tiers Monde. Pas surprenant non plus que les priorités de l'Internationale soient le contrôle collectif de l'économie par les travailleurs, le développement et la paix. La première rappelle ses assises communisantes, la deuxième son libéralisme et la troisième sa propension à un spiritualisme sauveur : sauver le travailleur, le citoyen de lui-même, de son système social, économique, politique et religieux. Somme toute une vision divine pour l'*Internationale socialiste*, qui ne réussira cependant pas, aussi longtemps qu'elle appuiera tous les espoirs sans posséder un décalogue pratique et réaliste ou qu'elle tentera d'accommoder tous les nationalismes à son internationalisme, toutes les révolutions à l'évolution.

Mais revenons-en à l'essai d'André Donneur. Il est succinct et excellent. La preuve reste à être faite, cependant, de la coopération réelle entre les partis au sein de l'Internationale, ce qui était le but premier de cette publication. « L'unité de la gauche, déclara Raymond Aron, est moins le reflet que le camouflage de la réalité politique ». Comme synthèse historique et abrégé de la pensée socialiste, le texte fait école.

Rychar A. BRÛLÉ

Ministère des Affaires extérieures  
Ottawa

SNYDER, Louis L. *Global Mini-Nationalisms: Autonomy or Independence*. Westport (Conn.), Greenwood Press, 1982, 348 p.

Le nationalisme est un phénomène dont les contours et les conséquences sont multiples. S'il y a accord, c'est surtout, semble-t-il, pour le condamner; son analyse par contre varie selon les dispositions, les perceptions, voire même les préjugés des analystes. Il n'est pas surprenant que la littérature sur ce sujet soit vaste et qu'elle reflète à la fois l'hétérogénéité du sujet et des analyses. L'ouvrage de Snyder a en fait le seul mérite de refléter cette hétérogénéité. Toutefois, dans la mesure où on peut s'attendre d'un auteur, surtout de quelqu'un comme Snyder qui étudie le phénomène depuis des décennies, une analyse cohérente et une présentation systématique, force de constater hélas que cet ouvrage confond plus qu'il n'explique.

L'auteur se penche dans cet ouvrage sur le nationalisme des nations numériquement minoritaires qui vivent avec une ou plusieurs autres nations au sein d'un même État. Il qualifie leur nationalisme de mini-nationalisme. Dans quatorze des seize chapitres de cet ouvrage il présente une bonne partie des soixante-six mini-nationalismes qu'il énumère dans le deuxième chapitre. Les deux premiers chapitres sont consacrés à la présentation de ce phénomène.

À propos du concept de mini-nationalisme, Snyder précise qu'il s'agit d'un nationalisme qui n'a pas encore muri. Le but recherché peut être l'indépendance, mais il peut aussi se satisfaire d'un statut d'autonomie. Son sort est décidé par la lutte pour le pouvoir. De là sont aussi définis les moyens pour atteindre l'objectif et pour l'auteur le terrorisme est un des instruments contemporains issu du romantisme révolutionnaire du dix-neuvième siècle et influencé par l'existentialisme du vingtième. Or cette définition et ces paramètres ne nous semblent point satisfaisants. Le terme mini-nationalisme lui-même est malheureux, d'autant plus qu'il s'agit parfois de grandes nations aussi bien numériquement qu'historiquement comme les Ukrai-